petits enfants est déjà mort, l'autre ne survivra pas; on ose à peine espérer la guérison de la fille aînée : cette infortunée, douée d'une énergie incroyable, trouva après cet affreux événement, la force de se traîner jusqu'à Médéah, trébuchant à chaque pas et perdant son sang. Elle raconta que les Arabes, après avoir tué son père, lui allongèrent les pieds dans le feu.

Les meurtriers n'étaient que deux; ils n'ont rien volé dans la maison. Le lendemain du crime, la femme et la mère de ces victimes revenaient de la Chiffa, ignorant ce qui venait de se passer. Heureusement, à leur passage à Médéah, M. le curé et ses amis purent les préparer au récit de cette affreuse catastrophe.

On craint que cet assassinat, véritable acte de fanatisme, ne se rattache à quelque germe de mouvement. En tout cas, M. le général Marey doit être rentré maintenant à Médéah; cet officier général, dont l'administration est si sage, saura comprimer la révolte à son origine, si toutefois, le Titteri, province ordinairement si tranquille, songe en effet à se remuer. »

(*Gazette des Tribunaux.*)

PARIS, 3 DÉCEMBRE.

— Sur le rapport de M. le ministre de la marine, Louis-Philippe a nommé chevaliers de la Légion-d'Honneur, en récompense de leur belle conduite dans l'incendie du Mourillon : MM. Sireuil (Antoine), premier maître de timonerie; Kim (Victor), maître charpentier; Sylvestre (Bernard), pompier de 2e classe; Hortigues (Pierre), pompier de 2e classe.

— On annonce la nomination de M. Romain-Desfossés au grade de contre-amiral.

— M. l'abbé Coquereau a demandé à être attaché à l'expédition de Madagascar.

— La fièvre des spéculations sur les chemins de fer est si forte qu'elle dégénère pour quelques-uns en une espèce de monomanie furieuse et aveugle.

Croirait-on que l'affiche d'un chemin de fer de *Paris à la Lune*, apposée par le théâtre des Jeunes-Elèves sur les murs de Paris, a été prise au sérieux par des actionnaires quand même, et que M. Comte, l'habile prestidigitateur que tout le monde connaît, a reçu une foule de demandes d'actions ? Cela est étonnant, prodigieux, incroyable.... et pourtant cela est vrai, rigoureusement vrai. Décidément, les folies de la rue Quincampoix sont dépassées en 1845. Le système du financier Law n'est rien à côté de celui des chemins de fer.

(*Esprit public.*)

— Voici ce qu'a coûté le Palais-Bourbon, depuis qu'il a été construit, en 1722 :

« De 1722 à 1778, 16 millions 361,246 fr.; de l'an III à l'an VI, 1 million 7,796; de 1807 à 1820, 1 million 959,062 f.; en 1829, salle provisoire, 213,242 fr.; de 1829 à 1840, 4 millions 885,047 fr. Total 24 millions 242,593 fr.

On sait qu'on est présentement en train de reconstruire, dans les dépendances de ce palais, l'hôtel du président de la chambre des députés, et qu'on vient de commencer les travaux pour ériger un hôtel destiné à loger le ministre des affaires étrangères.

En ajoutant le prix de ces nouveaux travaux à celui des récentes acquisitions de M. le duc d'Aumale, on trouve que ce palais aura coûté plus de 35 millions.

— L'exposition de la loterie du Petit-Bourg s'ouvrira demain 2 décembre, dans la cité Vindé, boulevart de la Magdeleine, 13. Elle aura lieu tous les jours, de 10 à 4 heures. On n'entrera le Samedi qu'avec des billets.

— Le *Constitutionnel* complète ainsi ses renseignements au sujet de l'expédition de Madagascar :

« On assure que le commandement des troupes du débarquement est donné au général Duvivier, le même qui a si longtemps combattu, comme on sait, en Algérie. Les troupes expéditionnaires se composent de deux compagnies du génie, de plusieurs détachements d'artillerie de marine, et de diverses compagnies d'infanterie de marine. Quant au chef de la division navale, c'est M. Desfossés qui est désigné, ainsi que nous l'avons annoncé hier. »

EXTÉRIEUR.

— Il est arrivé des nouvelles de Montevideo et de Rio-Janeyro. Elles donnent quelques détails sur la prise de Martin-Garcia, qui a suivi celle de Colonia. C'est le colonel Garibaldi qui est entré dans l'île après que les argentins l'ont eu évacuée sur sa sommation, en abandonnant 60 chevaux, 100 bêtes à cornes et 400 moutons.

— La société impériale d'agriculture de Saint-Pétersbourg, vient de décider que le buste d'un Français, M. Rouvier, qui introduisit dans la Russie méridionale l'industrie des moutons-mérinos, et qui importa dans la Crimée les meilleurs plans de vigne de France et d'Espagne, serait placé dans le lieu ordinaire de ses séances.

— Trois membres du clergé de l'Eglise anglicane et un jeune homme de Lillemore, ont été reçus, mercredi dernier, dans l'Eglise catholique romaine, au collége de Sainte-Marie Oscott. M. Newman assistait à la cérémonie (*Churchand state Gazette.*)

VARIÉTÉS.

Depuis près de trois semaines, l'événement du jour, le héros du moment, la grande affaire dont chacun se mêle, c'est le magnétisme, c'est M. Laurent, ce sont les soirées de la salle Philharmonique. Occupons-nous donc de ce dont tout le monde se préoccupe, et disons quelque mot de ce qui fait l'entretien de toute la ville.

Le côté scientifique de cette question qui semble un défi porté à la science, a été traité ici même, on s'en souvient, avec beaucoup d'érudition et d'autorité, par notre ami le docteur E. Combes; il ne nous reste, à nous, qu'à glaner humblement, derrière la théorie, les faits passés sous silence, promettant, du reste, de paraître aussi peu savant que cela est possible à quelqu'un qui ne sait rien dans une matière où les plus experts n'entendent pas grand chose.

Voici donc le menu récit des faits et *gestes* de M. Laurent, dans chaque séance.

La salle est toujours comble; on dirait que du parterre au paradis circule un courant magnétique, qui donne à toutes les figures une même expression de curiosité inquiète, et quelque peu railleuse; la scène est encombrée de fonctionnaires, de médecins, de savants, et de bon nombre de flaneurs, qui ne paraissent pas fâchés d'être pris, deux heures durant, pour des notabilités. M. Laurent entre par la porte du fond, tenant sous le bras la jeune, *Prudence*, vêtue de blanc, comme pour une fête; tous les deux saluent le parterre, puis ils viennent s'asseoir en face l'un de l'autre sur une estrade placée au milieu de l'avant-scène. — Attention! c'est ici que le mystère commence. Le magnétiseur prend les deux mains de Prudence dans les siennes, fait de part et d'autre coïncider le gros des pouces et fixe sur elle un regard obstiné. — Attention! vous dis-je, car voilà que le mystère s'accomplit. Déjà le *sujet* semble frémir sous cet œil d'où émane tant de volonté et de résolution; les muscles de la face paraissent se contracter, la tête s'incline, les paupières s'alourdissent; M. Laurent les solennellement des mains tremblantes sur le front de Prudence, charge légèrement le cerveau, pose ses deux pouces sur les yeux assoupis de la somnambule, qui se ferment définitivement, et, comme on dit en style de tréteaux, le tour est joué, il n'y a plus qu'à crier au miracle et à se rétracter, pour toute la soirée, aux surprises les plus étourdissantes.

La première expérience, c'est toujours la partie de carté. Prudence est assise, immobile, enveloppée d'un long voile blanc, comme la victime antique, et les parfums des cassolettes montent en nuages autour d'elle; on encapuchonne cette pauvre tête endormie dans huit ou dix schalls ou autres tissus, vérifiés préalablement par les amateurs, le tout se cravate exactement sous le menton, en forme de paquet de linge sale, et un partner quelconque s'étant présenté, on demande des cartes, et la partie commence.

Ici, les incrédules sourient d'un air capable, les hommes sérieux tournent au sinistre, les savants s'entre-regardent, et les badauds qui, malgré les savants, se trouvent là, comme ailleurs, en majorité, font des mines à faire croire que Mlle Prudence n'est pas la seule à dormir tout éveillée.

Prudence tient ses cartes à peu près à la hauteur de son front; quelques-uns croient que c'est afin d'y voir avec ses yeux, comme cela a lieu communément; erreur! c'est pour y voir avec les yeux de M. Laurent qui s'est placé à un pas derrière elle. Si vous en doutez, remarquez donc comme les cartes sont disposées, quel intervalle il y a entre chacune d'elles! M. Laurent voit dont le jeu de *Prudence*, lui-même l'a déclaré au public. — Il lui désigne mentalement la carte à jouer, et *Prudence* la joue; cela est déjà passablement exorbitant.

Bientôt, et au grand contentement des spectateurs, la somnambule est délivrée de son lourd capuchon qui l'étouffe.

(*La suite à un prochain numéro.*)

GYMNASE EQUESTRE,

SOUS LA DIRECTION DE M. BASTIEN FRANCONI.

Aujourd'hui samedi, 6 décembre. — Quadrille chevaleresque, ballet équestre. — Pour la première fois, l'Acsapedestre, au jeu d'un bâton du poids de 20 kilog, sur la plante des pieds. — L'Escamotage du Clown, scène comique, par M. Gillet. — La Cachucha, par Mlle Paul. — Exercices gymniatiques des artistes anglais. — Intermèdes des Clowns.

M. Laurent donnera ce soir, à 7 heures, une dernière séance de magnétisme. Cette séance sera donnée au bénéfice de Mlle Prudence; nous ne doutons pas de l'empressement que mettra le public à s'y rendre.

CIRQUE ET GYMNASE ARABE,

DIRECTION DE M. MODESTE.

Aujourd'hui samedi, RELACHE. — Pour les répétions générales de la brillante représention d'Adieux, qui aura lieu demain dimanche, pour la clôture, sans aucune remise, des représentations équestres et arabes. — Une grande Tombola gratis, sera offerte au public; l'annonce du jour donnera le programme du spectacle.

Le Gérant responsable, RAILLARD,
Chevalier de la Légion-d'Honneur.

Toulouse, Imprimerie de Ve Dieulafoy, rue des Chapeliers, 13.

NAPOLÉON POTARD. (Suite.)

» Puisque j'ai eu le courage de voir mon fils sans lui dévoiler le secret de sa naissance, je veux qu'il l'ignore quelques années encore : je vais mourir, je le sens : il se trouverait donc, à vingt ans, hériter subitement d'une belle fortune, et d'un nom glorieux et pur, auquel ma fidélité bizarre ajouterait un nouveau prestige. Ce serait trop; il y aurait là de quoi faire tourner cette jeune tête. Avant un an, vous le verriez peut-être à Paris, grossir les rangs de ces élégants inutiles qui gaspillent en plaisirs stériles, insensés ou coupables, le prix d'un sang bravement versé. D'ailleurs j'ai sur lui des projets qui ne pourraient s'accomplir en ce moment, et dont il faut que je vous parle. Vous avez une fille; elle sera bonne et charmante, puisque vous êtes sa mère. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas? lors de notre dernière rencontre, vous avez souvent regretté que je n'eusse pas un fils, pour resserrer, en unissant nos enfants, l'amitié de nos deux familles. Eh bien! vous savez maintenant que ce fils existe; vous savez que je vous le confie; vous savez que le jour où vous lui donnerez Marie, vous réaliserez le vœu le plus cher de votre vieux père, le général Debray, et de votre viel ami, le duc d'Iéna... Encore quelques lignes, Bénédicte, puis tout sera dit; et je n'aurai plus qu'à mourir.

» J'exige que mon fils continue à s'appeler Napoléon Potard jusqu'à vingt-huit ans. A cet âge tout est décidé, en bien ou en mal, pour l'esprit et pour le cœur. Pendant ces huit dernières années, il aura à lutter, avec un nom vulgaire et des ressources médiocres, contre les difficultés de la vie, et les obstacles que la société oppose à ceux qui, sans autre titre que leur mérite, demandent leur place au soleil. S'il succombe dans cette lutte, s'il sort des voies honnêtes, s'il sacrifie sa conscience à son ambition, qu'il ignore toujours à quel nom il a droit; qu'il vive et meure sous celui de Potard : le mien restera isolé et sans lendemain, comme celui mon maître. S'il sort vainqueur de ce combat, s'il garde intacte la loyauté de son âme, si quelqu'acte de dévoûment, de générosité et de courage achève de le rendre digne de votre choix... alors, qu'il apprenne tout. Alors aussi Marie aura dix-sept ans, et vous pouvez dire à mon fils le secret de son avenir, en même temps que celui de son passé. Napoléon! Marie! être chéris que je ne dois plus revoir! grandissez pour le bien et pour le bonheur, et quand vous serez unis, ne maudissez pas le vieux soldat, mort loin de vous en vous bénissant!

» Lorsque mon fils, de retour de ses voyages, arrivera ici, il croira n'avoir à pleurer que le capitaine Charles, son bienfaiteur. Une main étrangère lui remettra de ma part une inscription de mille écus de rentes, c'est-à-dire ce qu'il lui faut pour être aussi loin de la richesse que du besoin. Il recevra en même temps cette bague antique que vous connaissez si bien, puisque c'est votre père qui me l'a donnée. On lui recommandera de la porter toujours, et vous qui l'avez vue si souvent, vous la reconnaîtrez à son doigt lorsque vous la rencontrerez.

» J'ai hâte de finir; ma main tremble, ma vue se trouble... Cette longue lettre vous sera remise par Pierre Aubrespy. Vous et lui serez mes seuls confidents. Aubrespy me fermera les yeux, puis il partira pour la France; car je ne veux pas qu'il soit ici, au retour de mon fils, ce serait le condamner à une trop cruelle épreuve; il s'en ira donc, et sa tâche et la mienne seront finies dans ce monde.

» Vous le verrez, Bénédicte. Malgré sa rude enveloppe, il est digne de vous. Si, pendant ces huit ans, mon fils se trouvait dans quelque circonstance... où il eût besoin d'être protégé contre les autres ou contre lui-même, je confie à Pierre et à vous le soin de cette protection lointaine et discrète. Sur ce point, comme sur tous, je suis tranquille en pensant à vous.

» Adieu, Bénédicte, adieu... Quand vous le reverrez, lui, et que vous pourrez l'entretenir de son père, oh! dites-lui de me pardonner! dites-lui que pour avoir l'honneur de porter le nom d'un ami fidèle de l'Empereur, ce n'est pas trop que d'avoir un peu attendu, un peu souffert : et si de cette souffrance, comme du creuset, son cœur sort plus pur, dites-lui que c'est en la subissant qu'il est devenu tout-à-fait digne de sa destinée et de Marie. Adieu!...

CHARLES DERCY, duc d'Iéna. »

Madame de Tresmes avait eu peine à aller jusqu'au bout dans cette étrange lecture; lorsqu'elle eut fini, elle se tourna vers notre héros. Il était tombé à genoux; ses mains couvraient son visage, et de grosses larmes coulaient à travers ses mains.

— Oh! mon père! oh! ma mère! disait-il d'une voix entrecoupée par les sanglots, vous que je ne connaissais pas et que j'aimais pourtant! pourquoi faut-il que le premier moment où je puis vous nommer, soit aussi celui où je vous pleure?

— Monsieur le duc, lui dit Bénédicte, si j'on a pris pour faire de vous ce que vous êtes, un singulier moyen, nous devons avouer qu'il est justifié par le succès. Votre père me demande de vous donner ma fille, si, arrivé à vingt-huit ans, vous vous êtes montré généreux, brave et dévoué. Vous êtes tout cela, Dieu merci!... maintenant c'est à vous de me dire si vous trouvez la récompense proportionnée à vos mérites?....

— Oh! Madame!...

— Oui, oui, je sais ce qui s'est passé depuis quatre mois; car vous pensez bien qu'une personne comme Marie, n'a rien de caché pour sa mère; mais je sais aussi tout ce que votre conduite a eu de loyal et de délicat. Encore une fois, je vous remercie...

A présent, reprit-elle, non sans un léger trouble dans la voix, nous aurions un vieux compte à régler ensemble... Je vous ai fait bien souffrir, n'est-ce pas?.... Mais que voulez-vous? le duc d'Iéna n'avait pas prévu que votre cœur se tromperait d'une génération, et qu'à vingt-deux ans vous seriez amoureux d'une femme de vingt-neuf!.. Et moi, je ne pouvais pourtant pas vous envoyer mon acte de naissance, convenez-en!

Je comprends tout maintenant, Madame; vous étiez la plus généreuse des femmes, comme vous en êtes la plus séduisante, et cependant...

— Cependant?

— Pourquoi tant de dureté? pourquoi des mots si cruels? N'y avait-il pas moyen de me repousser, de m'ôter tout espoir, sans m'écraser de vos mépris, sans...

Ici le jeune homme s'arrêta; ses yeux venaient de rencontrer ceux de Bénédicte : elle le regardait fixement. La devina-t-il? je l'ignore; ce que je sais, c'est qu'il ne l'interrogea plus.

Ils revinrent au salon :

Les secrets sont dits! cria gaiment madame de Tresmes.

Aussitôt le jeune duc d'Iéna fut entouré et complimenté de la façon la plus cordiale. Raoul surtout, qu'une circoustance fortuite avait rendu dépositaire du secret de Pierre Aubrespy, et qui était revenu de Goritz tout exprès pour assister à la *réhabilitation* de son ami, Raoul lui serrait la main avec une joie enthousiaste.

— Eh bien! monsieur le discret! lui dit en riant notre héros, qu'auriez-vous fait, le 29 juillet 1830, si j'avais réussi à vous faire parler un peu plus que vous ne vouliez?...

— Je me serais arrangé pour être tué le soir, répondit Raoul.

— En ce cas-là, mon ami, je ne plaisante plus!...